·EX LIBRIS·
WITHOUD
WEEKHOUD
EIKHOUD
EEKHOUD

à

George Eekhoud,

admiratif hommage.

Max Elskamp

Max Elskamp.

Salutations,

dont d'angéliques

Paul LACOMBLEZ, éditeur.

ML
A
1351

BOULEVARD LÉOPOLD 136.

Merci, mille fois, mon cher
Eekhoud, pour votre bonne et
chère lettre. Oui, je connaissais
et si admiré le beau conte paru
dans la Belgique artistique; ce
serait un bien curieux livre
que celui où vous réuniriez des
Contes semblables en série.
Je serai infiniment heureux
de vous voir un de ces jours

C'est le bel hiver d'ici que vous connaissez et que j'aime.
Or, mon cher Eekhoud, encore une fois merci, et croyez moi bien en fidélité toute

Votre bien reconnaissant

Max Eeskamp

ML
A
1351

à Anvers ; nous dînons tous les jours à 1 heure et si vous vouliez vous inviter à partager nos "nourritures terrestres" comme dit Gide, vous me feriez le plus grand des plaisirs. J'invite aussi un vieil ami à moi, Charles Dumercy, qui est aussi un de vos fidèles et plus fervents admirateurs.

Il neige ici, Mme Chez Ekhoud, la ville est toute blanche, le fleuve tout gris et les enfants ont au nez des chandelles vertes.

ML
A
1351

Salutations,

dont d'angéliques

Tiré à : 3 exemplaires sur Japon,

200 exemplaires sur papier de Hollande, Van Gelder.

Tous numérotés.

N° 59

Max Elskamp

SALUTATIONS,

DONT D'ANGELIQUES

Rehaussées à la couverture d'une ornementation
par Henry van de Velde

BRUXELLES
PAUL LACOMBLEZ, éditeur
Rue des Paroissiens

Du même auteur :

DOMINICAL

Ici,
j'ai voulu Vous et moi, Madame la Vierge,
en une nouvelle légende dorée :

j'ai descendu jusqu'à la Bonté
le fleuve de ma naïveté
depuis mes dimanches morts en Flandre ;
à présent c'est fini de décembre,
et la belle terre est accomplie :
tous et moi vous saluent, ô Marie,
dans la paix bonne d'un pays tendre ;

à présent c'est en vous, Madame la Vierge,
ma nouvelle légende un peu plus dorée.

Car c'est aujourd'hui votre Arabie
Heureuse où les oiseaux polyphonent,
aujourd'hui, c'est en votre Arabie,
hommes et femmes qui se pardonnent,
et moins naïves mes euphonies
vers les cœurs loins des grandes personnes
revenues dans les jours de ma vie ;

à présent c'est en vous, Madame la Vierge,
ma nouvelle légende un peu plus dorée.

Or, revoici déjà l'Arcadie,
et les miens bons comme des bergers,
et la laine des troupeaux neiger ;
or, revoici déjà l'Arcadie
en mon pays de trois-mats carrés
sur des mers enfin de calme allés,
et blancs, sur mer, comme des bergers ;

à présent c'est en vous, Madame la Vierge,
ma nouvelle légende un peu plus dorée.

Car voici votre aristocratie
s'affirmer dans ces ciels familiers
à la lune tiédie de vos pieds,
sous les étoiles de toute ma vie ;
car voici votre aristocratie
et la mienne en plus pauvres quartiers
de lunes et d'étoiles en vie,

et d'à présent en vous, Madame la Vierge,
ma nouvelle légende un peu plus dorée.

⚜⚜⚜

Tour d'ivoire

Tour d'ivoire :

I

Or voici le temps de bien des paroles
venu, le temps bleu de vos banderolles

aux Mais des tours miennes d'ascension,
Madame la Vierge d'Assomption ;

et voici plus près des cloches qui sonnent
mes heures allées avec ma vie d'homme

se vivre en Salut à vos hauts royaumes,
dans les beaux châteaux d'or de vos couronnes.

Lors, pour tous les ciels dont vos pieds sont l'axe,
me voici le page de vos syntaxes

angéliques et d'adoration
en les cœurs bons de votre élection ;

et l'investi de toutes vos surates,
stylite de vos colonnes d'agate,

et plus enfant, celui de votre zèle
maladif d'avoir trop grandi des ailes,

Madame la Vierge, au bon tabernacle,
isocèle de robe et de miracle.

Or, voici lever des arbres, des villes,
et la mer en loins, où, rondes des îles,

et des vaisseaux par le monde, et chrétiens
aussi les pauvres toits où sont les miens

comme des enfants dans la vie qui baignent.
Or voici, haut, les doux oiseaux qui règnent,

et c'est un pays, le bon pays mien,
Madame la Vierge, mon pays qui vient

en un envol ébloui de vos grâces,
Madame la Vierge, aux tours de ma race.

Tour d'ivoire :

II

Et,

je vous salue ma vie
d'un peu d'éternité ;
je vous salue ma vie
d'aujourd'hui de vigie

si haut qu'on peut monter ;

et vous aussi mon peuple
de blancs enfants quittés,
— en larmes mon bon peuple —
pour un palais d'été

si haut qu'on peut monter.

Car c'est mon jour aux rêves,
et tout mon cœur hanté
d'un propos d'outre-lèvres ;
aujourd'hui c'est en rêve

si haut qu'on peut monter,

vers l'ineffable leurre
d'une loin royauté
sur l'à-présent d'une heure
mienne de volonté,

si haut qu'on peut monter,

pour le départ, sans doute,
à cette amirauté
de la mer une et toute
où, bon mousse aux écoutes,

si haut qu'on peut monter.

Tour d'ivoire :

III

Lors, vive la rose
des vents, et vois la, passager,
la terre où parlent mensongers
les loins pays dont d'autres causent ;
lors, vive la rose.

Lors, vive la rose
du vieux jardin de bonne foi,
où tu t'es fait, du cœur aux doigts,
la blessure au signe des croix
à chercher l'aimée pour toi close ;
lors, vive la rose.

Lors, vive la rose
du vitrail ourdi trop en soi,
où des bergers, aussi des rois
qui furent nous en l'autrefois,
disent vraies les métempsycoses ;
lors, vive la rose.

Lors, vive la rose
des Mais pour toujours hébergés
dans le calice encouragé
des messes où, prêtre étranger,
Christ a bien défendu sa cause ;
lors, vive la rose.

Tour d'ivoire :

IV

Car il en est comme d'un troupeau,
Marie, de vos âmes vues d'en haut,

de vos très simples hommes et femmes,
des bons, des mauvais et des infâmes ;

car il en est, haut, et de vos villes
comme de vieux jouets dans une île,

où votre peuple, en retour d'enfance,
irait arrêté dans sa croissance

à de pauvres petites besognes
de vieux vanniers et de cordiers borgnes.

Car il en est comme d'une vie,
petite d'insectes et tiédie,

et douce, et blanche si simplement,
qu'on la dirait d'agenouillement

devant des heures bonnes et belles
en de saintes maisons de chapelles ;

car il en est comme d'une vie
plus heureuse à vivre que la Vie,

hommes, femmes : agnelles, agneaux,
car il en est comme d'un troupeau.

Tour d'ivoire :

V

Mais geai qui paon se rêve aux plumes,
haut, ces tours sont-ce mes juchoirs ?
d'îles de Pâques aux fleurs noires
il me souvient en loins posthumes :

je suis un pauvre oiseau des îles.

Or, d'avoir trop monté les hunes
et d'outre-ciel m'être vêtu,
j'ai pris le mal des ingénus
comme une fièvre au clair de lune,

je suis un pauvre oiseau des îles.

Et moins de joies me font des signes,
et plus de jours me sont des cages,
or, j'ai le cœur gros de nuages ;
dans un pays de trop de cygnes,

je suis un pauvre oiseau des îles ;

car trop loin mes îles sont mortes,
et du mal vert qu'ont les turquoises,
j'ai serti mes bagues d'angoisse ;
ma famille n'a plus de portes :

je suis un pauvre oiseau des îles.

Tour d'ivoire :

VI

Mais mon cœur de salut en vous,
mon cœur de trop grande personne
pour ces ciels enfants, s'abandonne
à monter en lèvres vers vous,

comme au temps d'en bas et des hommes
où, dans mon âme je savais
que c'était moi, par à-peu-près,
Celle qui fut tous mes royaumes.

Or, c'est du ciel en l'aujourd'hui,
le vôtre, aux régions premières,
mais mon bon cœur trop de prières,
a mal au ciel en l'aujourd'hui,

d'être seul où terre fait grève
et femmes d'atours ou d'aimer,
mon cœur est las de tant armer
ses armadas pour seul le rêve,

et de s'aller en chastetés
maladives et trop de plainte,
sur la chair silente des saintes
clore, naïf, sa puberté.

Tour d'ivoire :

VII

Et c'est là, Madame la Vierge,
où vos horizons m'ont fait mal ;
et vos tours sont ainsi qu'un pal
entré dans ma pauvre âme vierge ;

et c'est ma chair en sa détresse
qui déserte vos tours d'ivoire,
après les hauts et bas d'espoir,
c'est mon âme ainsi qui s'abaisse.

Car tout ciel s'est fait ma tristesse,
d'alors qu'en bas j'ai vu les miens
me chercher dans leurs droits chemins
avec le signe des caresses,

comme l'enfant des livres saints
prodigue aux mauvaises kermesses,
et, haut, il fait de mes faiblesses
vain, depuis l'appel de leurs mains.

Or voici, Madame la Vierge,
mon pardon en vous imploré,
j'ai descendu les beaux degrés
de vos tours, Madame la Vierge,

mais en âge comme en sagesse,
je suis resté le bon pasteur :
aux points cardinaux de mon cœur,
très doucement vos villes paissent.

Horloge admirable

Horloge admirable :

I

Or en aujourd'hui et mes heures,
Marie du temps quotidien
pour le travail et pour le pain
des vies qui rient, des vies qui pleurent,
je vous salue, Marie-aux-heures ;

et vous salue, Marie-au-peuple,
mon peuple bon de chrétienté,
et si patient d'équité
depuis des temps d'éternité,
et vous salue, Marie, mon peuple.

Or les villes, Marie-aux-cloches,
mes villes d'hiver et d'été
et de tout près, et d'à côté,
mes villes de bois ou de roche
bien vous saluent, Marie-aux-cloches ;

et vous saluent, Marie-aux-iles,
que font les bons chez les mauvais,
les cœurs naïfs et les muets
aux heures longues de ces villes
qui vous saluent, Marie-aux-iles ;

et puis aussi, Marie-du-temps,
ceux du présent, et les absents
aux joies du rire ou dans la peine ;
et puis aussi, Marie-du-temps,
moi dans la vie comme à la traine.

Horloge admirable :

II

Et voici bien des carillons
dans ma ville pour cette chose :
l'heure qui sonne haute et rose,
et voit la mer à l'horizon

où, les hommes sont à l'ouvrage
et les campagnes occupées
de quelques arbres attroupés
dans deux ou trois petits villages.

Et voici, Marie l'admirable,
cette heure en pleurs trop par ma faute,
— et chez moi dans la chambre haute
d'où l'on voit la mer ineffable —

s'étourdir elle, et très enfant,
dans mes rêves d'enluminures
à mettre le doigt où figure
mal et mien un blanc vaisseau lent ;

or voici tous les carillons
de ma ville vers cette chose
proclamée dans l'air haut et rose :
on voit la mer à l'horizon.

Horloge admirable :

III

Puis, ce sont les heures à la danse,
— les hommes ont beau s'aller en peine —
les heures sont allées à la danse ;

et folles comme des Madeleines
autour des jours, ni tristes, ni gais,
pour rire et faire les belles reines,

les heures, haut, se sont retroussées
de cloches, et l'ont passée à gué
la vie, les heures l'ont bien passée.

Mais folles comme des Madeleines
toutes les heures n'ont pas sonné
pour rire et faire les belles reines,

et folles comme des Madeleines
toutes les heures n'ont pas dansé :
ont souffert des heures de migraine.

Et voici les heures à la peine,
— les hommes sont allés à la danse —
et voici les heures à la peine,

et tristes comme des Madeleines,
— les hommes ont beau s'aller en joie —
et tristes comme des Madeleines,

les heures pleurent sur tous les toits,
— les hommes ont beau s'aller en foi —
les heures n'ont pas trouvé leurs rois.

Horloge admirable :

IV

Mais voici l'horloge admirable
des belles heures à sujets,
qui sonne l'instant pris aux rêts
des musiques mues par du sable ;

et c'est très vieillement d'abord,
Moïse recevant les Tables
aux histoires-saintes des fables,
mais très vieillement et d'abord.

Lors matin, et très en décor,
voici les bergers, les agnelles
et loin un château-à-tourelles,
lors matin, et très en décor ;

or, midi c'est une fontaine,
et le jet d'eau vivant toujours,
et des cygnes tout à l'entour,
et la fenêtre aux châtelaines ;

puis pour la nuit, et c'est après
un paysage taciturne,
la lune pleine sur Minturnes,
mais pour la nuit, et c'est après.

Horloge admirable :

V

Or, à l'horloge de tous mes temps,
ceux des hivers et ceux des printemps,

une heure qui n'est pas de chez moi
sonne en paroles d'une autre Foi :

c'est à l'horloge et tout plein d'arcanes
le beau langage des caravanes.

Or, à l'horloge de mes chez-Elle,
les heures ont bien changé des ailes,

et les heures parlent de partir
et d'aller loin apprendre à souffrir

d'un peu d'arcs, et de flèches, et d'hommes,
aux pays du copal et des gommes.

Or, à l'horloge du tout en moi,
les heures ont bien changé leurs voix,

et m'ont montré les choses nouvelles,
qu'après villes de tours et tourelles,

il est de par le monde et là bas
derrière le ciel d'ici, mais plus bas.

Or, à l'horloge où vient ma grand'heure,
c'est l'adieu d'une seule qui pleure

au bord de mes fenêtres ouvertes ;
mais dans tout un remous de clochettes

voici matin, et les dromadaires.....
lors pour s'aller : la terre ou la mer.

Étoile de la mer

Étoile de la mer :

I

Or, c'est la mer, soyez louée,
Marie du ciel qui s'est fait chair
ineffablement sur la mer,
Marie qui m'avez pardonné

mes villes enfin expiées
de tant de jours combien amers,
Marie étoile de la mer,
après mes villes expiées.

Lors, c'est foi perdue retrouvée
avec les clefs du paradis,
et doutes morts ou repentis,
aujourd'hui c'est foi retrouvée,

puis voiles pour toute l'année
dans les venues et les aller
aux loins pays bien étrangers,
puis voiles pour toute l'année ;

et c'est vertu récompensée,
mes pauvres yeux si bons martyrs
d'attendre mer jusqu'à mourir,
et c'est vertu récompensée.

Étoile de la mer :

II

Et de vaisseaux, et de vaisseaux,
et de voiles, et tant de voiles,
mes pauvres yeux allez en eaux,
il en est plus qu'il n'est d'étoiles ;

et cependant je sais, j'en sais
tant d'étoiles et que j'ai vues
au-dessus des toits de mes rues,
et que j'ai sues et que je sais ;

mais des vaisseaux il en est plus,
— et j'en sais tant qui sont partis —
mais c'est mon testament ici,
que de vaisseaux il en est plus ;

et des vaisseaux voici les beaux
sur la mer, en robes de femmes,
allés suivant les oriflammes
au bout du ciel sombré dans l'eau,

et de vaisseaux tant sur les eaux
la mer semble un pays en toile,
mes pauvres yeux allez en eaux,
il en est plus qu'il n'est d'étoiles.

Étoile de la mer :

III

Car voici vos petits noms d'ailes,
les tartanes, les balancelles,

voici trop petits vos noms d'eau
comme s'appellent les oiseaux,

d'alors que bal de mer s'apprête
pour vos grandes sœurs les goëlettes

et leurs cousines un peu feues
les frégates à guidons bleus.

Or, ce sont lors aussi vos voiles
les felouques en mal de toile,

les grands trois-mats vous l'ont volé
le vent, les grands trois-mats carrés ;

puis, balourds mais aussi bons bougres,
encor voici parler les lougres

affirmant qu'ils viennent de Perse
aux douaniers, par la traverse ;

mais c'est mensonge et les semaques
complices, l'avoûront à Pâques

ou la Trinité, mais très loin
aux bons baleiniers de Baffin ;

or, vous, peuple mien d'âme et d'ailes,
ne mentez, allez vos chemins,

les tartanes, les balancelles,
avec vos tout petits noms d'ailes.

Étoile de la mer :

IV

Puis, mon Dieu, ma Mie des étoiles,
— ma Mie c'est encor la mer —
depuis nous et la toute en fer
nef, loin qui vous prit
une après-midi
pour des mois et des mois à la voile.

Et vos yeux qui partant d'ici,
— ma pauvre Mie c'est la mer —
étaient tout de larmes amers,
ont du bien fleurir
depuis l'avenir
d'hier, qui s'est fait votre aujourd'hui.

Or, je pars, moi je suis parti,
— ma pauvre Mie c'est la mer —
aux îles si chères et claires
de vos yeux en gris,
depuis ce midi
d'hiver où vous étiez bien d'ici.

Or, ma pauvre Mie des étoiles,
— ma pauvre Mie c'est la mer —
ainsi se chercher à travers
la terre en allée ;
et puis des années
à ne savoir, ma Mie des étoiles.

Étoile de la mer :

V

Car la mer qui disait son charme
s'est tue, en l'oreille des mousses,
l'aiguade faite aux terres rousses
leur a montré la joie des armes ;

et voici qu'il fait vent de flèches
du côté des îles Marschall,
et pour les morts, comme des shalls,
les fiers drapeaux sont prêts et rêches.

Mais feu ! les beaux châteaux de poupe
fument tels des autels de saints,
la Belle-Poule a des poussins,
mais feu ! les beaux châteaux de poupe ;

et les îles de paille brûlent,
et les drapeaux de lin saluent,
et les mousses voient, toutes nues,
les méchantes îles qui brûlent

entre les tours en queues d'aronde
de votre couronne d'argent,
Marie, sous les beauprés en blanc,
si fatiguée au bout du monde.

Étoile de la mer :

VI

Et Marie de mes beaux navires,
Marie étoile de la mer,
me voici triste et bien amer
d'avoir si mal tenté vous dire ;

car vous êtes beaucoup plus belle,
— et le savent les matelots —
que ce pauvre chant mal à flot,
car Vous êtes beaucoup plus belle.

Mais je n'en puis, ce sont les miens
qui m'ont parlé trop de navires,
et ce n'est qu'eux que je sais dire
pour les avoir connus, combien !

Et, Marie, soyez bénévole,
à ces syntaxes mal au clair,
où Vous sauront mes gens de mer
expertes aux simples paroles,

car je ne suis point l'infidèle
pour vous avoir mal et peu dite,
Marie, qui savez que tacites
sont ceux des voiles et des ailes.

Pleine de grâces

Pleine de grâces :

I

Or, morte la mer, c'est pleine de grâces,
Madame la Vierge, à toutes couleurs
votre louange, à présent et à l'heure
du retour enfin, et par votre grâce,

aux autels naïfs comme des images
où vous m'attendiez en des chœurs de cierges
et la lune aux pieds, Madame la Vierge,
avec les vieilles gens de mon village.

Et morte la mer, aujourd'hui c'est comme
d'un moi matelot, et qui s'en revient
avec un oiseau parlant sur la main,
et les choses d'odeur et polychromes

des archipels et des îles d'atours,
après le soleil, le vent, et les plumes,
et la rose des pluies et de la brume,
et le monde fait en long au long cours.

Or, morte la mer, depuis d'autres hommes,
c'est, en moi, comme beaucoup plus de frères,
et grandie ma famille de naguères
de toutes les femmes et de leurs hommes,

et pour votre gloire aussi divulguées,
Madame la Vierge, en ma bouche lente,
les paroles hautes et si latentes
de mon cœur qui peine à se divulguer.

Pleine de grâces :

II

Car, pleine de grâces, vous êtes
la bergerie des Mais de fêtes,

et mon trop d'amour, et l'encens
des joies que donnent les cinq sens ;

car pour les yeux, Marie, vous m'êtes
les fleurs de ma fenêtre ouverte

sur les villes amadouées
de cloches qui font les joyeuses.

Or, pour le goût soyez louée ;
car voici mes lèvres heureuses

du baiser, enfin comme un fruit,
de la femme en rêve à mes nuits

depuis le si longtemps de larmes
où j'attendais Elle et son charme.

Mais voici pour les mains expertes,
Marie des choses ineffables,

aux doigts le poli des érables
ainsi que des tables d'eaux vertes ;

et, Marie des pures senteurs,
il fleure en moi les simples cœurs

de bien-aimées très enfantines
comme autrefois les églantines ;

et puis n'est-ce pas ma musique,
Marie, tous vos noms de cantiques

que disent du côté de l'âme
mes parentes pauvres et femmes.

Pleine de grâces :

III

Et Jésus en rose,
et la Terre en bleu,
Marie des grâces, c'est en vos mains rondes
ainsi que deux fruits : Jésus et le Monde,
et Jésus en rose,
et la Terre en bleu.

Et Jésus, Marie,
et Joseph l'époux,
c'est depuis longtemps ma bonne alliance
à la mode de Bretagne et d'enfance,
et Joseph l'époux,
Jésus et Marie.

Puis l'Égypte aussi,
la fuite et l'Hérode,
c'est mon âme vieille et mes pieds qui tremblent
à regarder fuir vers les loins à l'amble,
et l'âne et l'Hérode,
puis l'Égypte aussi.

Or, Jésus en or
comme sont les Christ,
Marie, c'est dans vos mains de glaive et d'armes,
vers ma ville où va la pluie de vos larmes,
Jésus plus en or
sur vos bras et Christ.

Pleine de grâces :

IV

Mais dans les arbres j'ai vu,
Marie du soleil et des pluies,
mais dans les arbres j'ai vu
encor vos couronnes reluies,
et sur vos bras rire Jésus,

à cette douceur des choses
qu'avaient autrefois les mois Mai,
fleuris pour la bonne cause
de roses, comme plus jamais
je ne verrai des fleurs de roses.

Or, aujourd'hui, dans les choses
de décor enfantinement,
dans les arbres couleur de choses
et de jouets très tendrement,
j'ai vu comme une apothéose,

et, Marie, aux pommiers doux,
j'ai bien vu par les pommes rouges
qu'en ex-voto c'étaient les joues,
Marie, sous les pommiers doux,
qu'avaient laissées les anges rouges

aux arbres du sacrement
et de vos robes isocèles,
aux arbres du sacrement,
triangle de foi permanent
avec aux coins, un ange en ailes.

Pleine de grâces :

V

Lors, et plus, j'aurais voulu dire
ces grâces que tant vous aviez,
Marie, au temps primesautier
des beauprés et de mes navires,

allés aux îles de la mer
où, mes promenades étaient,
de long en large, à coups de fouet,
d'une île à l'autre de la mer.

Mais j'ai mis les mauvais souliers
aujourd'hui de ceux de la terre,
et ma bouche demeure amère
de ne savoir plus, en entier,

le beau psaume où vous étiez Toute,
de robes d'or parant mes proues,
quand les horizons faisaient roues
et feu, dans les mains, les écoutes.

Or, et soit, puisqu'il est resté
en moi le salut qu'ont les voiles
sous le vent aimé des étoiles
de là bas et d'autres étés,

et que ce sont vos mêmes grâces
en l'aujourd'hui des beaux autels,
et voiliers pour aller au ciel
blanches vos nefs, Marie-aux-grâces.

Consolatrice des affligés

Consolatrice des affligés :

I

Mais voici le temps venu d'encor la souffrance
et, Madame la Vierge, faites vous sœur noire,
voici le temps venu de toute la souffrance :

en bas, dans les maisons, cousent les tailleurs noirs
les robes tristes de laissez-toute-espérance,
or, Madame la Vierge, faites vous sœur-noire.

Car il fait malade jusque dans les prières
des meilleurs hommes que nulles femmes n'écoutent,
car il fait malade jusque dans leurs prières,

et voici les vieilles gens finir goutte à goutte
leurs bons yeux d'autrefois fatigués de lumière,
dans les travaux d'enfant et simples de misère.

Lors c'est le temps venu pour vos mains de prières
et, Madame la Vierge, faites vous sœur noire,
et mettez du velours sur vos mains de prières

et vos robes d'autel faites les teindre en noir,
car les très doux ont mal et leurs femmes sont folles,
et les plaies agrandies par les fièvres du soir

attendent les bons doigts de blancheur bénévole,
pour s'aller au sommeil de vos bras qui se donnent
comme des lits d'enfance endormis de paroles ;

or, c'est le temps venu de résigner vos trônes,
— et, Madame la Vierge, faites vous sœur noire —
pour peut-être Jésus malade chez les hommes.

Consolatrice des affligés :

II

Car je sais d'ineffables âmes
aux pauvres villages du corps,
et tristes bien jusqu'à la mort,
car je sais d'ineffables âmes ;

et de pauvres yeux de Noël
faisant leurs petites lumières
dans la nuit comme des prières,
et de pauvres yeux de Noël

qui pleurent de vouloir le ciel
dans leurs douces mains de misère,
et des pieds mal posés sur terre
qui marchent pour aller au ciel.

Et puis de pauvres faims aussi,
les pauvres faims des pauvres dents
à l'entour des pains de cent ans ;
et puis de pauvres soifs aussi ;

car je sais d'ineffables femmes
en de pauvres corps de merci,
et de très beaux hommes aussi,
mais malades comme des femmes.

Consolatrice des affligés :

III

Or, l'hiver m'a donné la main,
j'ai la main d'Hiver dans les mains,

et dans ma tête, au loin, il brûle
les vieux étés de canicule ;

et dans mes yeux, en candeurs lentes,
très blanchement il fait des tentes,

dans mes yeux il fait des Siciles,
puis des îles, encor des îles.

Et c'est tout un voyage en rond,
trop vite pour la guérison,

à tous les pays où l'on meurt
au long cours des mers et des heures ;

et c'est tout un voyage au vent,
sur les vaisseaux de mes lits blancs

qui houlent avec des étoiles
à l'entour de toutes les voiles.

Or, j'ai le goût de mer aux lèvres
comme une rancœur de genièvre

bu pour la très mauvaise orgie
des départs dans les tabagies ;

puis ce pays encor me vient :
un pays de neiges sans fin.... ;

Marie des bonnes couvertures,
faites y la neige moins dure

et courrir moins, comme des lièvres,
mes mains sur mes draps blancs de fièvre.

Consolatrice des affligés :

IV

Mais c'est trop redit, Madame la Vierge,
mon mal, car d'autres ont beaucoup souffert,
témoins les pauvres petits arbres verts
de dédicace à vos autels de cierges ;

car toutes les joies qui sont aux kermesses
et les routes qui font que l'on y va,
sont, dans la nuit, pleines d'hommes sans bras,
toutes les routes qui vont aux kermesses.

Et puis c'est bien trop tard dans la saison
pour les chevaux de bois si poitrinaires
et pour les orgues dans les luminaires
seules à garder leurs illusions ;

car de plus pauvres, pour la guérison
des mains et des pieds se désespèrent,
et les vieilles gens de toux-et-misère,
les trop vieilles gens pour la guérison,

s'en sont allés doux, Madame la Vierge,
avec leurs doigts tout d'hiver ulcérés,
sur vos beaux autels voir brûler leurs cierges
dans un jardin de cœurs d'argent doré.

Consolatrice des affligés :

V

Mais dans les jardins d'herbes et de simples
il fait moins palôt de convalescents,
dans les bons jardins d'herbes et de simples

les fleurs ont calmé comme des enfants,
les moins méchants fous qui jouaient aux billes
et fait rire enfin haut les innocents,

dans le printemps des garçons et des filles
et vôtre de si pauvres vieilles gens,
Madame la Vierge, des corps en guenilles.

Car un vieil hiver s'enfuit en courant
par le chemin que lui montrent les cygnes,
un si vieil hiver de pluie et de vent,

qu'on dirait l'éternité s'encourant
après les heures, en faisant des signes
aux points cardinaux des pluies et du vent.

Or, pour les plus chers et parce qu'enfants,
Madame la Vierge des mères folles,
au bout des cuillères longues d'argent

faites moins amer le vin des fioles
et guérir un peu et plus blanchement,
les mains des enfants dans les fièvres molles ;

car dans les fenêtres naïvement
il fait en douceur un ciel malhabile
à se vouloir bleu et très tendrement

aux très bons soleils venus sur les villes,
comme pour vernir des jouets d'enfants,
les si bons soleils de toutes les villes.

Consolatrice des affligés :

VI

Et lors c'est légende accomplie,
et mes villes aussi guéries

et consolées jusqu'à s'aimer
comme un enfant après pleurer,

dans les choses très de mystère
des reposoirs et des lumières

où revoici tout mon pays
en dahlias et blanc de lys

pour mieux glorifier vos cierges
du mois Mai, Madame la Vierge.

Or voici, joies indéfinies,
Mais revenus et maladies

emportées vers les horizons
sur les vaisseaux naïfs et bons

loins par la mer déjà si loin
qu'à peine eux et comme des points.

Lors, sous les arbres et les heures,
dans la rue où ma vie demeure,

Marie des doux au travail, faites
au bois de Mai dormir ma tête

du bon repos des bons outils ;
et sain mon corps pour sain l'esprit

dans un plus beau mois de Marie
de toute ma tâche accomplie.

Salutations

dont d'angéliques

en :

Tour d'ivoire . . . . . *page 9*
Horloge admirable . . . . . » *25*
Étoile de la mer . . . . . » *37*
Pleine de grâces . . . . . » *51*
Consolatrice des affligés . . . . . » *63*

Achevé d'imprimer

le premier Mai M.D.CCC.XC.III

par

J.-E. BUSCHMANN, à Anvers

pour

Paul Lacomblez, éditeur à Bruxelles

MUSÉE DE LA LITTÉRATURE